

## Fa dièse

Benoît Pelletier

Number 40, Spring 1989

Montréal jazz

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16151ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, B. (1989). Fa dièse. *Moebius*, (40), 125–128.

## FA DIÈSE

Benoît Pelletier

Le silence autour. Un doigt se pose, hésitant, sur une touche. C'est doux. C'est froid mais ça se réchauffe rapidement. Le doigt caresse furtivement la touche. Le silence se tend dans l'appartement. Un nuage passe devant le soleil; l'éclairage s'assombrit. Le doigt enfonce la touche inéluctablement. La note, toujours la même, déchire le silence et s'élève triomphalement. L'appartement s'éclaircit d'un coup. La note, l'étrange Fa dièse résonne dans toute la pièce. La musicienne s'amuse à en varier le vibrato, du chevrottement au large battement fatigué des chanteurs en fin de carrière. «Il faut que ça commence sur cette note!»

Depuis des mois, la musicienne était hantée par elle. Elle composerait sur celle-ci une œuvre majeure. À chaque fois, les vibrations du Fa dièse la remplissent de cette conviction. La seule chose dont elle est sûre, c'est le début: un *forte* sur ce Fa dièse. Mais après, elle ne sait pas. Elle n'arrive pas à choisir l'intervalle qui amorcerait le premier mouvement. Vers le bas ou vers le haut, la deuxième note la déçoit toujours.

La musicienne retire son doigt de la touche. Le silence se refait, entier. Cette fois-ci, elle a peur et s'éloigne du clavier. Elle déambule au hasard dans l'appartement en fredonnant des airs qui commencent tous par le Fa dièse. Rien ne la satisfait. Elle ramasse sur sa table des partitions; des œuvres de commande. Elle achève une chanson pour un ami chanteur puis l'orchestration de deux *jingles* publicitaires. La routine, presque. Elle range chacune des

partitions dans un compartiment du classeur des projets achevés. Elle vérifie le classeur des projets à réaliser. Il y a encore ce quatuor pour des étudiants du Conservatoire. Ça ne lui dit rien pour aujourd'hui. Elle se remet à déambuler.

Elle attend tellement de cette œuvre. Ce sera son *opus* 9. Les huit autres avaient été bien reçus par le public et la critique mais ne lui avaient pas donné la place à laquelle elle aspire dans le cénacle des grands compositeurs contemporains. Elle-même n'avait jamais été complètement satisfaite de ces œuvres. Il faut, elle doit en arriver avec cette œuvre à l'adéquation parfaite de la forme au contenu. Elle veut décaper son discours musical jusqu'à l'authenticité. Se débarrasser à jamais des tics, des masques ou des effets de mode qui altèrent son souffle. S'exprimer tout à fait librement. Est-ce possible? Elle bloque. Elle a peur de tricher. Elle a le sentiment qu'elle s'en est déjà laissé trop passer. Elle refusait le silence. Elle croyait qu'il lui fallait débroussailler son style et aussi ce qu'elle avait à dire. Il lui fallait aller vers l'avant. Mais peut-être faut-il le courage du silence pour devenir un grand compositeur?

Elle s'assoit et s'empare d'un livre pour se distraire. Au bout de quelques pages, le Fa dièse vient rouler dans sa tête. Il emprunte des sonorités plus extravagantes les unes que les autres. La musicienne doit interrompre sa lecture. Elle laisse tomber le livre. Faut-il vraiment se taire? Elle sent comme un poison s'accumuler dans son corps, s'inoculer dans son âme pour la paralyser, peu à peu, totalement. Elle se lève, paniquée. Il faut faire quelque chose, n'importe quoi. Elle s'habille et sort de l'appartement presque en courant. Elle en oublie même d'amorcer son répondeur. Dans la rue, elle se calme un peu. Elle marche vers une rue achalandée. Il faut que ça bouge autour d'elle; il lui faut le tourbillon. Elle croise des gens du quartier. Elle rencontre une jolie vieille dame. Elle ressemble à une de ses tantes. Elle marche lentement mais sûrement. Quand elle aperçoit la musicienne, la vieille dame lui sourit. Elle s'en trouve, tout d'un coup, complètement rassurée. Elle voudrait que sa prochaine œuvre plaise à la vieille dame et à sa tante aussi. Elle voudrait que sa musique touche aussi bien les gens dont elle est issue que les critiques les plus autorisés. Renouer par l'art avec ce qu'elle fut, enfant, parmi eux. Communiquer avec eux par la musique en-deça des barrières de

l'éducation et des différences de mentalité. Voilà son rêve, son idéal. La musicienne renvoie son sourire à la vieille dame.

Toute son attention est maintenant portée vers l'extérieur. Chaque chose l'interpelle, ne fût-ce qu'une fraction de seconde, par tout son corps. Le réseau de ses cellules nerveuses fait entendre un crépitement d'incendie. Une luxuriante partition s'inscrit au tréfonds d'elle-même. Il n'y aura qu'à la transcrire plus tard. Elle a presque envie de retourner tout de suite à la maison pour travailler sur son opus mais la voilà rendue à cette rue achalandée. Elle prend place dans la parade. Elle sait que par son allure elle contribue à la beauté de la rue. Elle est de ceux et celles que l'on regarde. Ça ne change pas grand-chose à sa vie mais c'est un jeu qui l'a toujours amusée. Décidément, cette rue ne change pas, c'est-à-dire son atmosphère, ses activités de consommation. Elle marche sans qu'une vitrine ou l'autre l'attire. Elle n'est pas venue pour magasiner. Elle se laisse envahir plutôt par l'énergie de la foule.

En entrant dans l'appartement, la vue du clavier la fige un instant. Elle avait oublié le Fa dièse. Elle va à la cuisine se faire un café. L'eau se met à bouillir bruyamment. Ça lui repose l'esprit; elle ne peut plus entendre le Fa dièse en elle. Parce qu'elle est revenue cette note grondante. Toute tremblante des sensations et des impressions vécues durant sa promenade, pourquoi la musicienne ne va-t-elle pas au clavier composer ce qui l'obsède? Cette partition en elle, il n'y aurait qu'à se laisser aller... Quelque chose altère au passage l'expression de ce qui remue en elle. Il arrive parfois, comme maintenant, que ce qu'elle produit n'est pas ce qu'elle entend en elle. Il manque ce qu'elle veut principalement restituer: l'émotion, l'idée, le sentiment. Étrangement, elle a un problème de justesse, pas de l'oreille mais de l'expression.

La musicienne verse l'eau bouillante. Elle en verse par petites quantités pour permettre une infusion maximum qui donne tout son bon goût au café. Elle ajoute du lait jusqu'à la couleur désirée. Elle brasse longtemps, comme hypnotisée par le mouvement de la cuillère; le Fa dièse l'engourdit. Mais bientôt, le Fa dièse n'est plus seul. Le bruit de la cuillère sur la tasse vient se mêler à lui en crescendo. Le son bouge avec le liquide, produit une belle dissonance avec le Fa dièse. Le rythme syncopé de la cuillère sur la tasse fait pulser l'accord. La musicienne sent

monter en elle une fébrilité qu'elle reconnaît; elle aime ce qu'elle entend. Elle laisse sa tasse et court au clavier, joue le Fa dièse puis le rythme et les notes de la cuillère. Oui! C'est ça, c'est bon! La musicienne jubile; elle a trouvé le début de son opus 9. Le Fa dièse bouge, change de nom puis redevient lui-même. Il devient joyeusement provocateur. La musicienne éclate de rire. Elle touche enfin à quelque chose. Elle parlera du rire, du rire comme un tremblement de terre, du grand rire gras qui secoue parfois le monde et sa misère..., le rire cosmique des dieux anciens.